Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 21

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176607

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lisant avec avidité tous les titres des vitrines, puis entrer tout à coup et demander d'un ton radouci l'ouvrage convoité, tantôt au nom de sa mère malade, tantôt de son aïeule infirme, jamais au sien. Enfin elle s'empare du livre, le serre contre son sein, et l'emporte ainsi que le larron qui se sauve avec un riche butin. Rien de plus funeste que cette passion de lire vite et beaucoup, même lorsqu'elle s'applique à de bons livres, et combien plus encore lorsqu'elle s'acharne sur les mauvais. Une telle avidité de lecture exclut la réflexion; et doit enfin, si elle se poursuit longtemps, hébéter l'intelligence. Il est vrai qu'elle produit, comme les spiritueux, une sorte d'excitation momentanée; l'imagination s'agrandit, s'enflamme outre mesure; on devient poète, ou du moins on croit l'être; mais ce développement artificiel s'achète au prix de ce qu'il y a de plus solide et de plus élevé dans l'esprit humain. A force de lire, on cesse de penser et l'on devient l'esclave des opinions d'autrui.

Vous rencontrez tous les jours de ces *dévoreurs* de livres et de journaux, gens intrépides, insipides, qui savent tout et ne savent rien, qui parlent de tout et n'ont aucune idée nette sur rien, qui décident, jugent, tranchent, se font arbitres de tout sans avoir rien approfondi, ni même rien examiné.

Ils parlent industrie, mathématiques, beaux-arts, philosophie, romans, poésie, jurisprudence, histoire, théologie, et tout ce qu'on veut; mais pour peu qu'on frappe sur leur science elle sonne creux, et quand on essaie de percer la brillante enveloppe dont elle est couverte, on se trouve face à face avec le vide. Comment pourrait-il en être autrement? La réflexion ne va pas si vite que les yeux; quand le regard se précipite et court sur des milliers de pages, la pensée reste en arrière et s'endort. Ce n'est plus qu'une affaire de mémoire, et la mémoire ne sait ni classer ni mûrir les objets. Un feuilleton chasse l'autre; le roman du matin se confond avec celui du soir; les cinquante journaux qui passent devant le lecteur lui causent un éblouissement qui ressemble au vertige d'un homme ivre. Le lecteur est dès lors une machine à lecture, qui fonctionne sans avoir conscience de ce qu'elle fait.

Le premier numéro du *Myosotis* vient de paraître. Il contient une causerie très-bien écrite sur le langage des fleurs, suivie de deux légendes, dont voici la plus jolie :

» Deux jeunes fiancés se promenaient ensemble sur les bords du Rhin; ils devisaient avec amour sur eu projets d'avenir, car ils étaient à la veille d'unir leurs destinées.

Pour toi, disait le jeune homme à sa fiancée, pour toi j'aimerai la gloire et le travail; je te donne le champ de mon père, une âme ardente, un cœur aimant et deux bras vigoureux. Dis-moi! ces richesses te suffisent-elles?

Et moi, répondait la jeune fille, je t'apporte en dot le lin filé et tissé par ma mère, l'amour de l'ordre et des trésors d'une tendresse ineffable. Je serai l'ange de ta demeure, le repos de ton cœur, la sœur de ton âme et la mère de tes enfants. Dis-moi! me garderas-tu pour cela ta fidélité et ton amour!

En ce moment une jolie fleur azurée, le myosotis, attira l'attention de la jeune fille; elle la montra du doigt à son fiancé en disant : Oh! la jolie fleur! Celui-ci se précipita pour la cueillir, son pied glissa sur la terre humide, et il tomba dans le Rhin. Mais avant de disparaître, il eut le temps de jeter la fleur à sa fiancée au désespoir et de lui dire : Ne m'oubliez pas!

Voilà pourquoi l'on appelle communément le myosotis : Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Décidément les agronomes vaudois sont, qu'il nous soit permis de l'avouer, de véritables petits garçons à côté de ceux de nos voisins d'outre-Jura. Nous citerons pour preuve de notre dire le fait suivant. :

Le prince Napoléon, propriétaire de la Bergerie, près

---

de recouvrer, sinon sa forêt coupée et brûlée, du moins une magnifique indemnité. Il jeta les yeux par hasard sur le *Scioto-Herald,* et lut avec étonnement le compte-rendu du *meeting* de la veille.

Il se leva, les yeux étincelants, les poings serrés, boutonna son habit, changea les amorces de son rewolver, et courut au bureau du journal. Certes, s'il eût rencontré l'éditeur du *Scioto-Herald,* ce jour eût été le dernier du malheureux journaliste. Heureusement la nuit était venue, les bureaux étaient fermés, et Bussy fut forcé de se coucher sens avoir tué personne.

La nuit porte conseil. Notre héros, en lisant les noms des orateurs du *meeting,* devina que le vieux Samuel Butterfly était le principal auteur de la calomnie. Il résolut de lui demander raison de sa conduite et de le forcer à se rétracter. Il se voyait seul en face d'une foule d'ennemis, mais ce n'était pas un homme ordinaire que Bussy. Il avait l'âme naturellement intrépide et vigoureuse. S'il tenait peu à l'argent et dédaignait sa fortune perdue, il ne voulait pas reculer, même devant une force supérieure et irrésistible. Il résolut de se faire justice ou de mourir.

Dès le matin il s'habilla avec soin, mit son rewolver dans la poche de son paletot, son *bowie-knife* sur sa poitrine, et sortit pour rendre visite à Samuel Butterfly. Toute la ville le connaissait déjà. Les étrangers sont rares à Scioto-Town, et la physionomie ouverte et énergique du jeune Français ne ressemblait guère aux visages contractés, osseux, basanés et tristes, qui forment la majorité des visages américains. Une jeune et jolie Irlandaise qui faisait le service de l'hôtel Bennett, et qui avait entendu les discours qu'on tenait dans la ville contre le voyageur, fut touchée de pitié en le voyant sortir. Elle l'arrêta sur le seuil de la porte et le pria de rester à l'hôtel.

« Ma belle enfant, dit Bussy, cela m'est impossible. Il faut que je sorte.

— Prenez garde, monsieur. On dit de vous des choses horribles, et Patrick m'a conté que vous vouliez assassiner M. Georges-Washington Butterfly.

— Qu'est-ce que ton ami Patrick?

(La suite prochainement.)

Nyon, ayant eu l'intention d'étendre dans son domaine la culture de la vigne, arrive un jour avec un de ses compatriotes, grand amateur de viniculture, et partant fort expert dans la matière. L'Altesse et son compagnon, suivis de quelques convives de la Bergerie, parcouraient les champs, lorsque tout-à-coup le grand vigneron se baisse, prend une pincée de terre et la porte sérieusement à sa bouche en s'abîmant dans une profonde méditation.

—Hé bien! lui dit le prince, que pensez-vous de ce terroir?

—Prince! répond avec enthousiasme l'illustre agronome, prince, *pur Médoc!!!*

Lamentations d'un plaideur ruiné.

Air : *Por la fita d'au quatorze.*

Bouna né, la companie!
Vu vo dere on petit mot;
Né pas din l'Académie
Que vo poeide apprindre tot.
Tzantâ pî kemin faut :
Dé tru amâ la tzekagne meine drei à l'épetau!

Vo me veide misérâblioz;
Ne l'é pas adi-z-éta,
Mâ lé on procès dau diablioz
Que mâ met din sti l'état.
Tzantâ pî, etc.

Y'avé on bi l'irotâdzo,
Onna vatse et dei modzons,
Et per dessus lou bagâdzo
Dou galé petits cayons.
Tzantâ pî, etc.

Suzon, la feille à Djean-Pierro
L'avê prau fam dé m'avâ,
Car y'été bi militère
Et tot bon por capora.
Tzantâ pî, etc.

Mâ l'ei avâ on passadzo
Qu'on vesin l'avai sur mé;
Çin gatâve l'iretadzo:
L'ai yé fé on bé procé;
Ah! tzantâ pî, etc.

Ye min su bin yu dei grises
Avoé liau comparuchons,
Liau mandats et liau remises
Et contrinterrogachons!
Ah! tzantâ pî, etc.

Avoé tite liau rubrique
Ye man prâ mé-z-animaux;
La Suzon m'a fé : bernique!
Et mé voeique à pi détsaux!
Ah! tzantâ pi, etc.

Vo que vo-z-ité dzouvene
Restade adi dzin dé bin;
N'allâ pas fère fortene
Por vo-z-appela cotien,
Et tzantâ pî kemin faut :
Dé tru amâ la tzekagna meine drei à l'épetau!

V. R.

La société artistique et littéraire de Lausanne a donné mercredi sa quatrième soirée, la dernière pour cette saison. Toutes les personnes qui, au commencement de l'hiver avaient encouragé ces recréations intéressantes ont voulu y assister, aussi la salle était-elle littéralement comble. Un tableau vivant, qui a fort bien réussi, représentant Nicolas de Flue à la diète de Stanz, des morceaux de musique bien exécutés, des scènes de Molière et de Casimir Delavigne jouées avec beaucoup d'entrain, et enfin une exposition scientifique ont agréablement soutenu l'attention d'un nombreux auditoire. Nous avons pu juger combien les soirées données par des amateurs font plaisir et nous ne doutons pas que ceux qui les ont organisées ne trouvent, l'hiver prochain, de nombreux encouragements pour les renouveler.

RÉSUMÉ DES NOUVELLES.

Voici de curieux détails donnés par le *Courrier des Etats-Unis* sur la situation matérielle des Etats du Sud :

» La disette de toutes les choses nécessaires à la vie matérielle, voilà le plus grand danger des Etats séparés en ce moment. Les grains, la farine, la viande ont atteint des prix fabuleux; les vêtements sont à peine à la portée des familles aisées. Comme les séparatistes ne peuvent attendre de ressources que d'eux-mêmes et ne doivent pas compter sur des arrivages aléatoires de l'étranger, il leur faut prendre patience jusqu'aux prochaines récoltes du printemps, c'est-à-dire jusqu'au mois de mai au moins, époque où la Géorgie, l'Alabama et les Carolines pourront leur fournir des céréales. Les bestiaux meurent dans les campagnes faute de fourrage, et les armées peuvent à peine entretenir leurs chevaux. Malgré cette situation, malgré les cris de la faim, les populations ne font entendre aucun murmure, se résignent à leur sort et paraissent plus déterminées que jamais à résister à l'invasion. Ceux qui souffrent le moins sont les soldats, puisque c'est pour eux qu'on a tout sacrifié.

» Un grand inconvénient pour le Sud, c'est la condition déplorable de ses chemins de fer. En Virginie, par exemple, les voies ferrées sont dans un tel état de dégradation que la vitesse des trains a été réduite à dix milles par heure. Souvent les rails sont brisés ou fendus et mis hors de service, et l'on manque de fer pour en poser de nouveaux. Sur quelques tronçons de ligne, on a dû employer des rails en bois, qui étaient écra-